

Chez Sophie.

J'ai sept ans, peut-être huit.

Demain, avec mon frère, âgé d'un an de plus, nous partirons en vacances chez Sophie mon arrière-grand-mère paternelle.

Excités comme des puces sur la tête d'un chien, nous préparons notre valise.

La nuit est agitée.

Levés les premiers, nous enfilons en toute hâte nos « habits du dimanche ».

A partir de ce moment commence une attente qui naturellement nous semble interminable. (Avez-vous remarqué que les attentes sont souvent interminables).

Alors pour meubler cette attente, je vais vous dire quelles seront les personnes avec qui nous passerons cette première journée de vacances traditionnellement consacrée à un repas de famille.

Tout d'abord je dois vous expliquer que les adultes sont classés en trois catégories : Les femmes, qui sont soit des grand-mères soit des tantes (Tata), les hommes sont des oncles (Tonton). Naturellement, mes parents sont hors catégories. Les enfants sont des cousins, enfin... presque tous.

La doyenne, c'est Sophie que tout le monde sans exception appelle respectueusement « Grand-Mère ». Habillée toujours en noir, toujours coiffée d'un petit chignon rond comme un Crottin de Chavignol posé sur l'arrière du crâne, toujours active, toujours trottinant, cette petite bonne femme veille sur tout et sur tous avec une immense bienveillance. Veuve depuis longtemps elle a consacré une grosse partie de sa vie « à élever des enfants de l'assistance publique » (aujourd'hui nous dirions famille d'accueil).

Ensuite, il y a Jeanne enfin... grand-mère Jeanne. C'est la fille de Sophie. Elle aussi veuve, elle vit avec Sophie mais travaille comme cantinière à l'école du village et, l'été comme cuisinière dans une maison bourgeoise pompeusement appelé « Château ». C'est la tante de mon père, qui était orphelin et l'a élevé. A ce titre elle est donc devenue notre grand-mère.

Essayant de trouver une sorte de logique je citerai donc Simone (Tata Simone) fille de Jeanne. Agricultrice avec son mari, et le frère de celui-ci, dans une grande métairie. Elle a deux enfants. Bien que cousine de mon père, elle est considérée par lui comme sa sœur et donc par nous comme notre Tata.

Vient donc maintenant René (Tonton René), le mari de Simone. Bien que sans parenté directe il s'impose par sa stature, sa prestance, sa bonne humeur et sa joie de vivre comme le chef mâle de la famille, sans toutefois ne jamais contester la suprématie de Sophie.

Là, ça va se compliquer, puisqu'il y a aussi Simone. Oui, une autre Simone. Elle n'est pas de la famille puisque c'est une des nombreuses enfants que Sophie a pris sous son aile. Très attachée à Sophie, elle est toujours restée très proche et nous la considérons tous comme faisant partie de la famille. Elle est employée à l'hôpital de la ville du coin. Pour ne pas se tromper de Simone, elle est surnommée « La Bébertine », diminutif féminin berrichon du prénom Albert (Bébert), son mari.

Albert (Bébert) le mari de Simone (La Bébertine)Le plus grand gaffeur que la terre ait pu porter. Grand échalas d'une bonté extrême, il est bègue, ce qui nous fait beaucoup rire sans pour autant le gêner. Il est brancardier à l'hôpital. Je vous raconterai un jour quelques belles gaffes dont notre Tonton Albert est champion du monde. Ils ont deux enfants dont une fille un peu rebelle qui refuse d'assister aux repas de famille.

René, un autre, le fils d'Albert et de La Bébertine, bien que plus âgé que nous, joue plus ou moins un rôle de grand frère. Grand c'est le cas, ce qui lui a donc valu le surnom de « Le Grand » (Pour éviter la confusion avec Tonton René le mari de Simone). Il a fait son service militaire en Afrique, au Congo, et lorsqu'il nous montre ses albums de photos avec des Pygmées et des éléphants nous restons pantois et admiratifs. C'est un célibataire que nous pensons endurci (il le restera longtemps avant de céder). Grand amateur de pêche à la ligne, ce qui est aussi la passion de mon père et déjà la mienne, nous passons beaucoup de temps en sa compagnie. Comme il a une voiture, et que nous n'en avons pas, et qu'il est toujours disponible pour nous, il est un peu notre chauffeur.

Enfin, pour en finir avec les adultes, il y a mes parents, André et Michèle. Que dire de mes parents...Travailleurs, gentils, pas très sévères ils font de leur mieux pour nous élever, nous faire grandir, dans le droit chemin bien que mon père se dise « anarchiste version acharné ». Bien que pas riches, nous ne manquons de rien et recevons une bonne éducation. Plus tard viendrons une petite sœur et un petit frère qui n'auront pas la chance de connaître Sophie.

Et pour finir, les enfants.

En premier, je parlerai de Claude. Pour nous, les enfants, elle est une cousine, une sœur, une énigme. Plus ou moins abandonnée par ses parents, elle est à la garde bienveillante de Jeanne et de Sophie. Elle est fière de se dire parisienne bien qu'elle ait passé la majorité de sa jeune vie dans la campagne berrichonne.

En second, mes cousins, enfin, les enfants de la cousine de mon père donc mes grand-cousins Dominique et Françoise. Dominique est avec Claude le plus âgé d'entre nous donc un peu, mais sans plus, le chef de la bande. Françoise plus réservée fait tout ce qu'on lui demande.

En troisième je citerai mon frère Patrice qui à cette époque-là pouvait passer pour mon jumeau.

Dernier élément de la famille et non des moindres : Zette. C'est la chienne de Sophie. Et suivant l'adage « tel maître, tel chien » Zette est affectueuse avec tout le monde, chats inclus.

Maintenant que les présentations sont faites, et que « Le Grand » est arrivé, nous nous hâtons de monter en voiture. Et...c'est parti pour une quarantaine de kilomètres.

Nous serions partis pour l'Amérique, la lune, l'Eldorado que nous ne serions pas plus heureux et enchantés de ce merveilleux voyage.

Arrivé aux « Loges » Le Grand tourne à droite dans le petit chemin alors non encore goudronné. Et comme à l'accoutumée, à la barrière, nous attendent Sophie, Jeanne, Claude et Zette. La barrière s'ouvre presque par enchantement. A peine arrêté dans la cour nous sautons littéralement de la voiture. Après les embrassades d'usages, nous commençons à courir partout pour constater avec bonheur que rien n'a changé. Zette nous fait une fête de chien qui pousse ma mère à crier « Faites attention à vos habits du dimanche !!! ». Le bonheur n'est pas encore complet car il manque encore du monde. Alors discrètement nous décidons d'aller jusqu'à la grande route pour attendre les retardataires. A peine arrivé, surgit la 203 commerciale (on ne dit pas encore break) de tonton René suivie de près par la 4CV de l'oncle Albert. Nous détalons à toutes jambes pour ouvrir la route aux voitures en criant à pleins poumons : Ils arrivent ! Ils sont là !

Re-embrassades, re-course partout, re-bonheur de voir que rien a changé, re-fête de Zette et enfin re-cris de ma mère « Faites attention à vos habits du dimanche !!! ».

Bon ! Maintenant les choses s'organisent, et suivant un rituel pratiquement immuable :

Sophie entraîne les femmes vers la maison pour «mettre la table ».

Les hommes se dirigent vers le jardin.

Les enfants se partagent entre maison et jardin suivant leur bon vouloir, enfin... plutôt les filles et mon frère avec les femmes et Dominique et moi avec les hommes au jardin.

Je ne parlerai donc que du jardin. Tonton René en tête ouvre le « barriot » et se dirige vers le puits pour vérifier la hauteur de l'eau. Rituel immuable car le puits est la seule source d'approvisionnement en eau. Les hommes font les commentaires d'usage sur les légumes du jardin : Trop ou pas assez de pluie, trop ou pas assez de soleil... Nous, avec mon cousin on bouffe tout ce qui nous paraît comestible au risque de chopper une grosse chiasse, le plaisir l'emportant sur l'angoisse du lendemain.

Brusquement, les filles arrivent en courant : « Grand-Mère Sophie dit de venir à table ».

Obéissants, mais sans précipitation (faut tout de même pas exagérer), nous nous dirigeons vers la maison.

Dans un ballet bien chorégraphié chacun prend sa place. Tonton René en bout de table, à sa droite, mon père, à sa gauche Bébert avec à sa gauche son fils «Le Grand ». Ensuite viennent les femmes avec invariablement Sophie dos à la cuisinière Rosière allumée du matin au soir, étés comme hivers. Pour les enfants la hiérarchie est un peu plus floue...et les places un peu moins définies.

Le repas.

Tout le monde étant assis, Sophie tend un pain de quatre livres à René. Certainement, réminiscence d'un vieux rite chrétien, celui-ci sort de sa poche son couteau au manche de cuivre, décoré d'une scène de chasse, et fait, pour chacun, une belle tranche, à l'odeur légèrement acidulée du bon pain de campagne.

Parfois mais rarement, Sophie sort la bouteille de Dubonnet, seul apéro homologué par elle. L'apéro, c'est pour les riches...

Maintenant les choses sérieuses commencent !

La soupe : Bouillon de pot-au-feu avec ses légumes entiers que nous écrasons consciencieusement à la fourchette avant d'y jeter quelques morceaux de pain.

L'entrée froide : Gros poisson, carpe ou brochet, avec une mayonnaise très ferme et très jaune, rapport aux œufs que les poules elles ont mangé que du bon grain.

L'entrée chaude : Une magnifique tête de veau, que Sophie nous montre fièrement avant la découpe, accompagnée d'une vinaigrette aux cornichons et aux œufs bien jaune rapport que les poules elles ont mangé que du bon grain. Sophie ne veut pas entendre parler de sauce gribiche parce que dans la sauce gribiche il faut des câpres qui sont chers, donc, la gribiche c'est pour les riches ! Na ! Certains, les plus gourmands, complètent cette sauce avec la mayonnaise du plat précédent.

La viande en sauce : Un lapin ! Le plus gros du clapier. Sophie dit qu'il était devenu fainéant et ne faisait plus son boulot de papa lapin, ce qui fait rire les adultes et laisse perplexe les enfants. La sauce du lapin est un subtil mélange d'oignons grelots, les meilleurs, au dire de mon père, parce qu'ils donnent un petit goût sucré, des échalotes, du laurier, une branche de céleri et énormément de vin rouge le tout mijoté des heures sur le coin de la cuisinière Rosière. Imaginez le bonheur de tremper votre pain dans cette sauce légèrement sucrée par les oignons et légèrement acidulée par les échalotes et le vin.

Le vin, justement, les bouteilles que Sophie avait disposées sur la table au début du repas sont vides. Il va falloir faire quelque chose. Nous, les enfants, sommes

dans les starting-blocks, Sophie nous pose les bouteilles devant nous.... Et nous confie la mission : aller remplir les bouteilles ! Volée de moineaux, à fond les gamelles vers la cave où sont les tonneaux. Nous accomplissons notre devoir sans toutefois oublier de goûter ce vin auquel, normalement, nous n'avons pas droit. Je ne sais pas s'il est bon car je n'ai pas d'autre référence mais l'interdit ayant un goût incomparable, je m'en délecte. Ce vin, produit de la petite vigne attenante au jardin fait le bonheur de tout le monde, on n'est pas des gens à boire du « vin bouché », sauf peut-être à Noël. L'avantage de ce vin c'est qu'en plus d'être un produit maison est très désaltérant et pas très alcoolisé. L'inconvénient c'est qu'il tâche beaucoup les belles nappes en coton brodé de Sophie.

Je profite de ce petit intermède pour vous raconter, un peu et en gros, ce qui se passe pendant ce repas. Les femmes papotent de tout et de rien, disent un peu de mal des uns et des autres, racontent un peu leur vie, ouais mais pas trop, les enfants, le travail, les petits tracasseries quotidiens, la pluie, le beau temps enfin la vie insignifiante mais tellement belle. Jeanne fait rire tout le monde en racontant les lubies de ses patrons « Richard » en vacances au château. Y sont t'y pas cons !

Pour les hommes c'est pas pareil, ils parlent de tout et de rien, disent un peu de mal des uns et des autres, racontent un peu leur vie, ouais mais pas trop, le travail, les récoltes, les petits tracasseries quotidiens, la pluie, le beau temps, la pêche, la chasse, pas de politique, parce que c'est interdit par Sophie et que ça peut fâcher. On parle tout de même des événements d'Algérie, mais tout le monde s'en fout car personne de la famille n'est concerné, c'est juste histoire de parler. Malgré l'interdiction de Sophie, le « Grand Charles » arrive tout de même sur le tapis. Honnis par certains, admiré par d'autres, mais critiqué par tout le monde, il est responsable de tout...ça fait du bien de trouver un responsable...Comme ça emmerde tout le monde on revient aux choses simples du quotidien et le cycle recommence : un peu de mal des uns et des autres, un peu de leur vie, ouais mais pas trop, le travail, les récoltes, les petits tracasseries quotidiens, la pluie, le beau temps, la pêche, la chasse et naturellement, à la fin vient la guerre que seul Bébert à fait, la guerre, qui l'a conduit plus de quatre ans en Allemagne comme prisonnier. Comme il est bête ça dure un moment, mais tout le monde l'écoute. Paradoxalement raconté par Albert cela ne nous semble pas si monstrueux. Ça nous fait même plutôt rigoler, cette saloperie de guerre.

Pour les enfants, les projets de cabanes pour les vacances occupent la majeure partie de la conversation, si on peut parler de conversation, il faudrait peut-être mieux parler de brouhaha, de coupure de parole de mots jetés en travers de la table...

Zette, qui nous regarde depuis le pas de la porte ouverte, n'en perd pas une micro-miette, prête à démarrer au moindre de nos mouvements.

Reprenons le cours du repas. Donc, après la soupe, l'entrée froide, l'entrée chaude, la viande en sauce vient :

La viande rôtie : Un poulet ! Plutôt un coq ! Le plus gros de la basse-cour. Sophie dit qu'il était devenu fainéant et ne faisait plus son boulot de papa coq, ce qui fait re-rire les adultes et relaisse perplexe les enfants. Un coq tellement énorme que s'il n'y avait pas la tête avec sa belle crête, on dirait une dinde. Roti dans le four de la cuisinière Rosière tout juste assez grand, arrosé de son jus de multiple fois par Sophie, doré comme un paysan à la fin des moissons. Sophie tend un grand couteau à René qui découpe la bête en deux temps trois mouvements et quatre commentaires sur les attributs masculins du bestiau. Pour les enfants ce sera le blanc parce que c'est bon pour les enfants, le blanc ! Mais moi, j'aime pas le blanc ! J'aurais préféré un pilon, mais ils sont tellement gros, les pilons, que j'aurais pas tout mangé. Dommage ! J'aurais bien aussi mangé un bout de la peau croustillante mais avec ce satané blanc, y en a pas ! Naturellement pour accompagner l'animal il y a des petites patates du jardin, rissolées dans le jus, tellement moelleuses, qu'elles vous fondent sur la langue et vous laissent les lèvres toutes grasses. Et puis il y a aussi des haricots verts, tout autant du jardin, noyés dans du beurre fondu, mais... je préfère les patates !

Le fromage et la salade : Fromage de la ferme d'à côté, comme le beurre, jaune qu'à cause que les vaches elles ont mangé que de la bonne herbe. La salade forcément du jardin, une Scarole au cœur blanc, croquante à souhait légèrement amère, comme mon père y l'aime.

Du côté des enfants ça commence à s'agiter, parce que la salade... Zette l'a bien senti, elle tourne en rond se disant que cette fois c'est peut-être la bonne. Sophie pas dupe l'a aussi senti : « Si vous sortez de table, vous aurez pas de dessert » dit-elle avec un petit sourire. Zette se rassied, et comme nous voulons du dessert...

Le dessert : Un gâteau qui n'a pas d'autre nom que « Le Gâteau ». C'est moelleux c'est parfumé, c'est tendre, c'est savoureux, c'est Sophie...

Puis vient le clou du repas : la tarte aux prunes et la fameuse phrase de René : « La tarte aux prunes c'est meilleur avec les prunes sur la langue » et les enfants de se contorsionner pour manger la tarte avec les prunes vers le bas. Et re-re-cris de ma mère « Faites attention à vos habits du dimanche !!! ». René est aux anges !!

Le café est servi dans le verre dans lequel on met d'abord le sucre et la cuillère sinon y pète. Sophie trotte vers le grand placard se dresse sur la pointe des pieds pour attraper la bouteille magique. La bouteille de goutte. Bouteille qui serait banale si elle ne contenait une grosse poire. Sophie nous explique pour la nième fois que c'est le grand-père Gustin (Augustin) son mari qui a mis la poire dans la bouteille il y a bien longtemps. Là, l'imagination des enfants se met en route, moi, je vois pas comment on peut rentrer une grosse poire comme ça dans un si petit

goulot !? Peut-être qu'il était magicien le grand-père ! C'est la fête, les enfants ont droit à un « canard » et enfin le droit de sortir.

Clac ! René referme son couteau et le range dans sa poche.

Plein pot, garçons et filles, direction le jardin pour manger ce qu'il reste de comestible accompagnés d'un re-re-re-cris de ma mère « Faites attention à vos habits du dimanche !!! » et de Zette qui nous tourne autour comme le ferait un chien de berger avec un troupeau de moutons.

Quelques minutes plus tard arrivent, doucement, très doucement, les hommes qui se sont fait sortir par Sophie et les femmes qui veulent faire la vaisselle.

La vaisselle faite, ces dames nous rejoignent au jardin pour une petite balade digestive. Sophie annonce aux hommes que si ils veulent faire une partie de carte c'est le moment car après il faudra remettre la table pour le repas du soir.

Il est cinq heures et demie !

Les filles restent avec les femmes au jardin et les garçons suivent les hommes. Je ne vous décris pas la partie de carte, c'est du Pagnol !

Sophie fait son entrée en annonçant qu'elle doit mettre la table. Les hommes ne mouftent pas et rangent les cartes. Sophie avec ses huit bras et quatre jambes remet la nappe (un peu tachée, mais elle fera encore !), les couverts et va voir si la soupe sur le coin de la cuisinière Rosière est à la bonne température.

Tout le monde reprend la même place qu'à midi.

Il est sept heures. C'est parti !!!

La soupe : Bouillon de pot-au-feu comme à midi mais, les légumes ont été remplacées par des petites pâtes en forme de lettres. Le jeu pour nous, les enfants, c'est d'écrire notre nom. J'ai perdu, il me manque un M, et comme personne ne veut m'en donner un, je me retrouve donc avec JEAN- ARIE au fond de mon assiette. C'est con et ça me fait pas rire.

Le pot au feu : Celui qui a servi pour faire la soupe avec des gros cornichons, du jardin, coupés en deux dans le sens de la longueur et confit au vinaigre rouge fait avec les restes de vin de l'année dernière.

Sophie annonce maintenant qu'elle va mettre les restes sur la table et que chacun se débrouille. Il n'y a plus de poisson, alors, la tête de veau devient une entrée froide, le poulet, aussi froid, permet de finir la mayonnaise très ferme et très jaune, rapport aux œufs que les poules elles ont mangé que du bon grain. Il n'y a plus de patates alors, va... pour les haricots verts. Ça devient un gros chassé-croisé de plats, de pain, de vin, de salade, de fromage, ça circule dans tous les sens. Sophie insiste pour que chacun mange un petit bout du lapin en sauce.

Tout comme les plats, les conversations se croisent, se télescopent, s'entremêlent, on va bientôt se séparer, il faut se dire ce qu'on n'a pas eu le temps de se dire. Pour nous, les enfants, les parents font les dernières recommandations que nous aurons oubliées demain.

Les plats sont vides !!!

Sophie trotte alors vers « Le Frigidaire » et nous apporte une île flottante, « qu'elle savait pas si il resterait du gâteau ou de la tarte ». Tout le monde applaudit. En fait, l'île flottante, c'est sa spécialité et pour rien au monde elle ne louperait l'occasion de se faire, et de nous faire plaisir. En deux coups de cuillère elle fait une part pour chacun et restant debout, nous regarde avaler, nous délecter de ce merveilleux dessert dans un silence total de toute la tablée.

Sophie est aux anges !!

Petit café, pas de goutte le soir parce que vous avez de la route et un « laissez-laissez je débarrasserai » que personne n'écoute (c'est la seule fois où je vois quelqu'un désobéir à Sophie). La maison est propre et rangée en un clin d'œil.

Des embrassades, peut-être une larme ou deux, les parents s'en vont, Sophie ferme la barrière : nous voilà en vacances... chez Sophie !

Je ne sais pas si tout c'est vraiment passé comme ça, mais soixante ans plus tard,
Allez savoir !!!